

courts toujours



Cendres

CÔTÉ COURT – 13^E FESTIVAL DU FILM COURT EN SEINE-SAINT-DENIS

A Pantin

Programme copieux, dont une compétition riche en premiers films exigeants et une rétro Stephen Dwoskin pour la plus belle manifestation de la banlieue parisienne.

Bon an mal an, le festival de Pantin reste le meilleur creuset du court métrage français, avec une compétition de haute tenue. Cette année, on note une assez forte tendance médicale (films sur les hôpitaux et la maladie), dont le plus beau fleuron est, à mon sens, *Le Pays des ours* de Jean-Baptiste Leonetti, remarquable premier film dont la maîtrise est égale à l'audace. Un film impressionniste et discontinu sur quelques destins parallèles et concomitants. Un industriel qui a tout perdu et qui erre, un médecin qui travaille toujours mais ne vaut pas mieux, etc. Tout est inventif ici : le cadre ; le montage, jouant avec les images flash, tissé de plans récurrents et cycliques ; le sens du gros plan ; l'indécelable frontière entre rêve et réalité ; la bande-son enveloppante. Et bien sûr des scènes saisissantes, comme celle où le businessman devient un punching-ball humain ("Pour quinze euros, je vous laisse me taper dessus pendant une minute"). On reparlera de ce cinéaste prometteur.

Autre premier film surprenant, dans un tout autre genre, *Cendres*, de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Surprenant parce que la dramaturgie y est plus proche du documentaire que de la fiction. Au lieu de filmer des acteurs qui jouent au ping-pong verbal sur une scène vir-

tuelle, on les capte de loin, sans faire effraction dans ce réel reconstitué de manière confondante. Il s'agit essentiellement d'une veillée funèbre au Liban dans une famille bourgeoise. Rituels, longs silences et chuchotements. Les uns se saluent, échangent quelques mots, se lèvent, s'assoient, pendant qu'à l'arrière-plan, dans les coulisses, se joue une sorte de pantomime morbide. Résidant à l'étranger, le défunt a été incinéré, ce qui contrevient aux traditions locales. Ses cendres seront donc enterrées dans un cercueil, à l'insu d'une grande partie de la famille. En attendant, pour sauver les apparences, un homme va jouer le rôle du mort... En dehors de cette donnée, aucun imbroglio narratif. Un cinéma antithéâtral, d'une distance et d'une linéarité remarquables.

Même principe, en plus radical mais sur une brève durée, dans *La Peur, petit chasseur* de Laurent Achard (de la collection "Portraits" d'Arte) : un plan-séquence de neuf minutes sur un jardin à la campagne, avec un chien, une femme qui étend son linge, un enfant qui traverse le champ et attend. Pas de dialogue. L'ombre de Tarkovski, par l'entremise de son animal totemique, le berger allemand, plane sur ce film assez terrible : la femme rentre manifestement se faire battre dans sa maison (elle hurle), à l'arrière-plan, avant de venir reprendre son étendage. Formidable travail sur le in et le off, ou comment un plan neutre se teinte soudain d'angoisse.

En guise d'accessit, on distinguera *Juste un peu de réconfort* d'Armand Lameloise sur les prémices de l'homosexualité. Récit traditionnel mais réalisation nuancée. On découvrira le reste, dont une grande rétrospective Stephen Dwoskin, sur place.

Vincent Ostria

Du 11 au 20 juin au Cinéma 104, 104, avenue Jean-Lolive, www.cotecourt.org

> LES AUTRES SORTIES DE LA SEMAINE

POIDS LÉGER

Comédie dramatique de Jean-Pierre Améris (Fr., 2003), 1 h 30. Avec Nicolas Duvauchelle, Bernard Campan.

Une histoire sobre de boxeur croque-mort.

THE PUNISHER

Film d'action de Jonathan Hensleigh (USA, 2003), 2 h 04. Avec Thomas Jane, John Travolta.

Un magnat de la pègre veut se venger, un agent du FBI aussi, bref, un film avec des gens qui se détestent.

REAL MOVIE

Comédie de Stéphane Robelin (Fr., 2003), 1 h 35. Avec Philippe Chaine, Sarah Bensoussan.

Un doigt pointé sur la possible manipulation au cinéma, mais le voyeurisme n'est jamais loin.

ROSENSTRASSE

Drame de Margarethe von Trotta (All., 2002), 2 h 15. Avec Katja Riemann.

Une fille part découvrir le passé de sa mère à Berlin.

LES TEXTILES

Comédie de Franck Landron (Fr., 2003), 1 h 32. Avec Barbara Schulz.

Sans le vouloir, un couple de boulangers se retrouve dans un camp de naturistes.

>>> SORTIES

ILLUMINATION

DE PASCALE BRETON
avec Clet Beyer, Mélanie Le Ray



Les attermolements tragi-comiques d'un jeune homme. Un film comme une folk-song sombre et boisée.

Dans une scène, Miossec passe avec sa guitare. L'acteur principal, inconnu au bataillon, possède une tête à la Murat et un nom de trompettiste West Coast. La chanson poussée par ce film est sympathique, attachante, gentiment décalée, sans être franchement révolutionnaire ni profondément marquante. Son texte raconte les aventures initiatiques et sentimentales d'un drôle de jeune homme, Ildutt (il doute ?), sorte d'ahuri sympathique dont l'existence sur la côte lorientaise se partage entre petits boulots ponctuels chez les marins pêcheurs et enfance prolongée dans le douillet nid parental. Idiot keatonien, corps involontairement burlesque, inadapté perpétuel à la société et à ses codes relationnels, Clet Beyer/Ildutt est le centre, le cœur, le corps de ce film. C'est lui qui imprime à l'ensemble sa séduction claudiquante, comme légèrement à côté de ses pompes : il répare

Comment se dire adieu

Présenté à Locarno sous son titre français de «*Cendres*», le court métrage des Libanais Joana Hadjithomas et Khalil Joreige traverse les strates d'un deuil individuel et collectif. *Propos croisés.*

«La société libanaise est très contrastée, avec un éventail très large de croyances réuni au sein d'une même culture. A partir d'un deuil, nous avons voulu montrer la

différence des pratiques, les modes de pensée qui s'entrechoquent, en abordant le décalage qui peut exister entre un individu et sa famille. Comment va-t-il exister au sein d'une communauté qui a des pratiques et des rites qui peuvent l'annihiler? Nabil, le héros du film, appartient bel et bien à cette communauté. Il est obligé de vivre son deuil de façon sociale. Mais nous ne sommes pas forcément semblables par rapport à la douleur:

certains préfèrent s'isoler ou se perdre. Lui n'arrive pas à diluer sa souffrance. Il s'éloigne d'abord, puis se rapproche, à travers son regard qui commence à se réapproprier la présence de ses proches.»

(alr)

Cendres (Ramád)

La sala di 10/08, 16h15

Répétition 11/08